

NADEAU, Eugène, O.M.I., *Sapier, prêtre de misère. Le Père François-Xavier Fafard, O.M.I. (1856-1946)*. Editions Oblates, 1186, Visitation, Montréal, 1954. In-12, 366 p. avec Avant-propos. Appendice et Index des noms propres.

Lionel Groulx

Volume 8, numéro 2, septembre 1954

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301659ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301659ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1954). Compte rendu de [NADEAU, Eugène, O.M.I., *Sapier, prêtre de misère*. Le Père François-Xavier Fafard, O.M.I. (1856-1946). Editions Oblates, 1186, Visitation, Montréal, 1954. In-12, 366 p. avec Avant-propos. Appendice et Index des noms propres.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 8(2), 287–290. <https://doi.org/10.7202/301659ar>

NADEAU, Eugène, O.M.I., *Sapier, prêtre de misère*. Le Père François-Xavier Fafard, O.M.I. (1856—1946). Editions Oblates, 1186, Visitation, Montréal, 1954. In-12, 366 pages avec Avant-propos. Appendice et Index des noms propres.

Sapier! Un titre un peu déroutant qui n'en annonce pas moins un fort beau livre. Dépourvu, en leur vocabulaire du X et du V, les Indiens, cris et sauxieux de la rive ontarienne de la baie James, ont transformé en "Sapier", le prénom "Xavier", en réalité le prénom François-Xavier, du Père Fafard, O.M.I., leur missionnaire. Disons-le tout de suite, le Père Nadeau

nous présente, en son livre, l'une des plus grandes figures de l'histoire missionnaire au Canada. Histoire d'un jeune fils d'habitant de Saint-Hugues, comté de Bagot, province de Québec, "qui a sa terre à lui, qui danse, qui va voir les filles", et qui, à dix-neuf ans, en creusant un fossé, décide de répondre à l'appel mystérieux. Vocation tardive, il entre au collège de Sorel, puis termine ses études au séminaire de Saint-Hyacinthe. Laborieux acharné, il réussit à prendre place parmi les têtes de sa classe. Rhétoricien à vingt-quatre ans, il entend toujours l'appel d'En-haut. Tempérament tout d'une pièce, d'un penchant qu'on dirait naturel pour l'héroïsme, il n'entend se faire religieux et religieux oblat, qu'attiré par les missions. Et, parmi ces missions, il souhaite choisir les plus pauvres, les plus miséreuses: les missions indiennes. A la veille de son oblacion, il écrit ces lignes significatives: "Oblat veut dire victime et le premier Oblat, c'est Jésus-Christ... je serai donc sa victime." Il est exaucé. On le voit d'abord missionner au Témiscamingue alors encore désert, dans le haut Saint-Maurice, puis dans les chantiers du haut-Outaouais, "apostolat des neiges", parmi les bûcherons forts en blasphèmes, abrutis par leurs durs travaux, ministère réputé plus ardu que celui des Indiens.

L'Oblat fourbit ses premières armes. D'autres luttes, un autre champ de bataille l'attendaient. Il désirait un apostolat de misère, de la plus grande misère. Cet apostolat lui sera désigné dans le Grand Nord canadien, sur la rive orientale de la baie James. Champ de deux cent cinquante milles carrés, pays plat, à la merci des marées, terre des maskegs spongieux, mal recouverte d'une forêt tuberculeuse", où tourbillonnent, pires qu'en tous lieux du monde, d'épais nuages de moustiques voraces. Champ lointain, par delà la hauteur des terres, accessible par les seuls modes des primitifs voyages: canots et portages le long de rivières fougueuses, hérissées d'obstacles. Les missionnaires catholiques n'avaient pas complètement délaissé la région déjà envahie, du reste, par le prosélytisme protestant, introduit là par la Compagnie de fourrure de la Baie d'Hudson. Pendant 40 ans, des missionnaires oblats y ont déjà missionné. Le lot et le mérite du Père Fafard seront de substituer aux missions volantes, forcément brèves et presque toujours à reprendre, les missions de résidence. Il bâtit proprement la chrétienté de l'ouest de la Baie James; il ira même planter un premier jalon à Winisk, sur la rive occidentale de la baie d'Hudson. De cette tâche, il fera l'œuvre maîtresse de sa vie. Pendant seize ans, il y dépensera des prodiges d'ingéniosité, d'activité, d'endurance incroyable. En ce pays dépourvu de tout, il faudra construire des résidences, bâtir des chapelles aux points stratégiques, et pour ce, abattre le bois, le charrier sur de longues distances, pratiquer à la journée longue l'exercice de la scie de long. Un, deux missionnaires au plus, aidés d'un ou deux Frères, vont se livrer à ce sport épuisant. Il faut en outre organiser sur place ses moyens de vie. On défriche; on sème joyeusement sa première pochetée de pommes de terre à l'endroit même où "Pierre LeMoynes, sieur d'Iberville, avait hiverné après avoir chassé les Anglais de la baie James". Et l'apostolat va bon train.

Sur les rivières de la région ou à travers les terres et les forêts, entre des postes distants les uns des autres de 200 milles, de 400 milles, l'oblat Fafard entreprendra, au prix d'efforts physiques presque surhumains, des voyages de 1800, 2000 milles. Randonnées qui ne se placent pas si loin derrière les courses des anciens missionnaires de la Nouvelle-France, conquérants des grands lacs, si même elles ne les dépassent par les aspérités de ces pays du nord, pays de climat plus rude que celui des lacs et de plus lourde solitude. Le sous-titre du livre: "Prêtre de misère", n'évoque nulle fiction. Et tout cela, pour convertir ou arracher à l'apostasie, un millier de sauvages fort sympathiques, mais crasseux et pouilleux. Les hommes de Dieu s'en tirent par un esprit de foi qui les tient tout le temps sur le plan héroïque. Sur ce point, Sapier ne se laisse dépasser par personne. Cet oblat est ce qu'on appellerait un dur. Bâti en athlète, nature fruste, il a la prononciation rude; il n'en est pas moins un incomparable cathéchiste et convertisseur. Il a l'allant d'un conquérant. Pas plus à la baie James qu'hier dans les chantiers, on ne lui résiste. Il a aussi le don merveilleux de semer autour de soi la contagion de l'héroïsme. Un jour qu'aux religieuses amenées là-bas, — il a réussi à y attirer les Sœurs Grises de la Croix — il ose proposer d'améliorer leur régime alimentaire, il s'entend répondre: "Mon Révérend Père, si vous voulez nous donner ce que nous avons en civilisation, nous retournerons dans nos couvents. C'est pour partager vos sacrifices, que nous sommes venues ici..." En cet héroïsme pourtant, rien de tendu, surtout rien de morose. Pas en tout cas, du côté du Père Fafard. On reste enjoué, humain; on garde la bonne humeur, on pratique même l'humour. Le Père Fafard qui est seul, pendant des mois, à son poste, écrit: "C'est François qui scie le bois; Xavier fait la cuisine et le Père Fafard fait le catéchisme aux sauvages." C'est lui encore qui confie à ses parents: "Plus je m'éloigne de ma famille et du sol natal, plus j'éprouve le besoin d'en recevoir des nouvelles." C'est le même, ce rhétoricien à vingt-quatre ans, resté capable de manier sa langue avec une rare adresse, qui, perdu un jour, dans la forêt hudsonnienne, entre Severn et Albanay, écrit cette page de foi et de poésie:

Je suis le premier chrétien, le premier prêtre à fouler de ses pieds cette terre infidèle. Ma prière est la première louange qui, dans cette vaste forêt, monte vers le trône du Très-Haut. L'écho est ravi de répéter mon cantique en l'honneur de Jésus ou de sa divine Mère, habitué qu'il est de ne répéter que le chant des jongleurs et le bruit de leurs tambours. Et ces pauvres enfants des bois, c'est de ma bouche qu'ils recueillent dans leur intelligence le premier germe de la vérité, et dans leur cœur la première étincelle de la charité divine. Je vous avoue que ces pensées, ainsi que mille autres de ce genre, me ravissent, me transportent, adoucissent les peines, les épreuves inhérentes à ce pénible ministère...

A ce régime d'héroïsme continu, le missionnaire eût tôt fait d'user ses forces. A 58 ans, le chêne est déjà frappé au cœur. Mais aussitôt revenus les sursauts de santé, il se donnera à d'autres tâches, à ce que son biographe appelle des "retailles d'héroïsme". Il s'éteint à 90 ans tout près, plus chargé de mérites encore que d'années.

Le Père Nadeau avait entre les mains un beau sujet. Il ne l'a en rien gâté. Son héros, il l'a campé en force et en vie et d'une vie qui y est d'un relief saisissant. Assez rarement chez nous, l'on a su écrire une biographie avec cette maîtrise. Pourquoi même répugnerait-on au mot ? Un véritable souffle d'épopée soulève parfois les pages de ce livre. Les épopées classiques, à coup sûr, n'étaient pas bâties de plus nobles matériaux, et n'offraient, en leurs aventures, ni plus de charme ni plus de merveilleux. Le biographe a raison de l'insinuer: il n'a manqué à l'héroïque Sapier que de vivre sa vie sur quelque continent lointain, hors de son pays, pour conquérir l'auréole de l'un des plus grands missionnaires de l'Église. Aventure d'apostolat que celle de cet Oblat, mais aussi aventure humaine d'une exceptionnelle beauté et qui serait telle en quelque histoire que ce soit. Et ce qui ne gâte rien, cet homme ne fut pas seulement un héros. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre et même les Indiens, ont reconnu en lui un saint authentique. Le livre du Père Nadeau, fort élégamment écrit, mériterait la plus large diffusion. Il faut remercier l'auteur, en tout cas, de nous avoir révélé l'une des plus pures gloires du Canada français...

Lionel GROULX, ptre